



*20 février 1881*

## **La méditation de la Passion et d'abord de l'agonie de notre Seigneur au Jardin des Oliviers**

Mes chères filles,

Je viens aujourd'hui vous inviter à commencer dès à présent les méditations de la Passion, qui doivent être une des grandes occupations de l'âme religieuse pendant le temps du Carême et je dirais volontiers, en tous temps. Beaucoup de saints religieux pensent que rien ne conduit plus vite à la perfection que la méditation de la Passion. Saint Thomas, paraît-il, le dit très particulièrement.

Il faut l'entendre, sans aucun doute, en y joignant la dévotion au saint Sacrement et aux divers mystères de notre Seigneur, que l'Église nous propose dans le cours de l'année, comme la sainte Enfance. Sous ce rapport, il faut suivre l'attrait intérieur dans l'ordinaire de la vie ; mais dans ce temps, il faut particulièrement méditer sur la Passion. Je vous conseillerai de commencer à méditer d'abord l'agonie de notre Seigneur Jésus-Christ au jardin des Oliviers. C'est un long et grand sujet de méditation. On y passerait une semaine ou plus d'une semaine que ce ne serait pas trop. Je ne ferai que vous indiquer quelques points pour vous aider dans cette méditation.

D'abord, il faut considérer l'horreur du péché. Notre Seigneur Jésus-Christ s'offre pour tous les péchés du monde. Mais il ne faut pas rester dans cette généralité. Tout en voyant l'horreur que le péché inspirait à celui qui est la sainteté même, à celui qui ne peut supporter la moindre offense contre son Père, à celui qui est l'antipode du péché, il faut arriver à regarder nos propres péchés, dans le cercle de tous les péchés du monde que notre Seigneur a portés.

Il faut concevoir une grande contrition, un grand amour et en même temps prendre une résolution très forte d'éviter la moindre faute. Il ne faut pas dire : « Ce ne sont pas des péchés mortels, ou au moins ce ne sont pas tous des péchés mortels. » Il faut regarder tous les péchés véniels, toutes les inclinations mauvaises qui sont en nous, tout ce qui nous porte à la vanité, à la jalousie, à l'orgueil, à la désobéissance, à la paresse. Il faut regarder tout cela dans quelque mesure que ce soit, et voir notre Seigneur dans la douleur profonde qu'il a acceptée pour expier nos fautes. C'est ce qu'il faut voir le plus longtemps, quand nous méditons l'agonie de notre Seigneur, parce que tout ce que je vous dirai ensuite s'explique et se justifie par là.

Tout de suite après, il faut considérer dans quel état était notre Seigneur quand il a daigné accepter d'être chargé du poids effroyable de nos péchés. Il était dans l'état le plus désolé, le plus douloureux intérieurement qu'il se puisse imaginer. *Il commença à ressentir*

*effroi et angoisse*<sup>1</sup>. Il commence à craindre. L'âme de notre Seigneur Jésus-Christ est remplie de crainte. La sainte Écriture n'emploie pas un mot sans signifier toute l'étendue des choses dont il s'agit ; donc notre Seigneur est rempli de crainte et de terreur.

Représentez-vous une âme humaine dans la douleur la plus profonde. Un saint homme de nos jours a dit avec raison que jamais une personne raisonnable ne dira que les douleurs du corps ne sont rien. Mais les douleurs de l'âme sont encore bien plus terribles, et notre Seigneur a voulu les prendre dans leur intensité la plus extrême. Voyez-le dans les douleurs de l'âme, et acceptant les douleurs du corps. Voyez-le dans la crainte, dans la tristesse, dans l'angoisse la plus grande, dans l'ennui le plus profond. Voyez-le se livrant à tout abattement, à tout brisement, à toute tristesse – je ne dirai pas au découragement, car il montre le plus grand des courages – mais à tout ce que l'homme exprime par l'agonie et l'angoisse de l'âme la plus complète qui se puisse imaginer. C'est dans cet état que notre Seigneur a accepté le poids du péché. C'est à cet état que nos péchés, les miens, mes sœurs, les vôtres l'ont réduit.

Il n'y aura jamais de piété vraie ni solide dans une âme qui ne déteste pas le péché plus que toute autre chose, et non seulement le péché mortel, mais aussi le péché véniel. Ceci, mes sœurs, ce n'est pas moi qui le dis. Vous rappelez-vous dans la vie de sainte Catherine de Sienne que, lorsqu'elle demanda pour son confesseur la plus grande grâce qu'il pût recevoir, elle lui obtint la contrition de ses péchés ? Tout d'un coup, et pendant qu'il était encore avec elle, ses larmes commencèrent à couler. Ce prêtre, qui était un saint religieux, fut pénétré d'une telle contrition de ses péchés que ses larmes coulaient en abondance et qu'il ne pouvait plus les arrêter. C'était la plus grande grâce qu'il puisse recevoir. Si vous étiez élevées de terre en priant, si vous aviez des extases et des ravissements, ce ne serait pas une grâce si élevée, si solide, si grande peut-être qu'une immense contrition du péché, et la résolution de mourir plutôt que d'offenser Dieu en quelque manière que ce soit.

Voilà donc l'état que notre Seigneur a daigné accepter pour l'expiation de nos péchés. Il faut en tirer tout de suite une conclusion pour l'âme religieuse. Notre Seigneur a été trois heures en agonie. Ces trois heures représentaient un état. Bien des fois pendant sa vie, l'âme de notre Seigneur a été dans cet état. Quel est-il ? C'est l'état de l'angoisse la plus complète avec la persévérance dans la prière. C'est d'un grand exemple pour une religieuse. Parce que nous sommes faites pour mener une vie de prière, nous ne sommes pas faites pour mener une vie de consolation. Il peut très bien se faire que ce soit dans une désolation continuelle, dans l'absence de toute lumière, remplies seulement de la douleur de nos péchés, que nous nous présentions devant Dieu, nous soumettant à sa volonté et répétant toujours la même prière, puisque notre Seigneur l'a fait pendant trois heures. Trois heures durant, abandonné des siens qui dormaient, il reste seul avec le tentateur, seul avec tous les crimes du monde, seul devant la face irritée de son Père qui ne voit plus en lui que le péché dont il vient de se charger. Notre Seigneur, prenant pour lui ce regard de colère, se dévoue, s'offre et prie.

Voilà ce qui représente un état par lequel plus d'une âme religieuse peut avoir à passer, et dans lequel elle doit s'unir au Sauveur, prier avec lui et souffrir avec lui. L'agonie n'est pas encore l'immolation de la croix : c'est la passion de l'âme, la passion du cœur et, je dirais volontiers, la passion de la conscience. Notre Seigneur, comme homme, avait une conscience et une conscience si délicate, si pure, si éloignée de tout mal, si soumise à toutes les volontés de son Père, que ce devait être une véritable passion, pour elle, de se trouver chargée de toutes les indignités qui puissent être commises dans le monde.

---

1. Mc 14, 33.

En contemplant cet état si douloureux et si pénible, nous devrions penser que c'est bien la moindre des choses que, pendant une ou deux semaines de notre vie, nous tenions compagnie à notre Seigneur dans cette extrême angoisse, dans cette grande douleur où il a voulu être réduit par amour pour nous. S'il disait à ses disciples : *Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi*<sup>2</sup>, il nous le dit aussi à nous. Il nous demande : « Est-ce que vous ne serez pas avec moi dans cette angoisse, dans la patience, dans la souffrance, priant avec moi, redisant avec moi la même prière ? » Et quelle prière, mes sœurs ! Une prière de soumission absolue à la volonté de son Père.

Notre Seigneur ne s'est pas imposé à lui-même les souffrances qu'il a endurées. Il ne les a pas choisies. C'est dans une soumission absolue, dans une union complète à la volonté de son Père, qu'il a accepté avec tant de générosité les souffrances qui lui ont été présentées. Car la dernière partie de cette méditation est la générosité absolue de notre Seigneur qui accepte tout : l'état où il est, l'angoisse où il est, l'abandon des siens, la souffrance et le délaissement de la croix. Il voit tous les maux de l'Église. Il voit toutes les âmes qui, après avoir été à lui, lui seront infidèles. Il dit quelque part : *Ce sont les blessures que j'ai reçues chez mes amis*<sup>3</sup>.

C'est pour nous, mes sœurs. Ces blessures, ce sont les fautes, les infidélités que nous commettons dans la maison de Dieu. Il voit toutes les trahisons – Judas en était un type – mais que d'âmes embrassent notre Seigneur et le trahissent ! Au fond, toutes les personnes qui, après s'être engagées par des vœux dans l'état religieux, retournent dans le monde, sont l'image du baiser de Judas. Ne pensez-vous pas que le péché mortel, s'il entre jamais dans une âme consacrée, soit une espèce de trahison de Judas ? Qui sait si, en s'abandonnant au péché véniel, à la colère, au ressentiment, au manque de charité, on n'arrive pas, dans un moment donné, à tomber dans un péché grave ? C'est donc toute espèce de péché qu'il faut éviter.

Pour en revenir à la générosité de notre Seigneur, il accepte tout, il veut tout. Il voit sa Passion dans ses moindres détails, il voit les souffrances les plus atroces du corps qui lui sont réservées, il voit la face de son Père irritée contre lui, et il accepte tout. Il ne voit aucune consolation dans le sacrifice. Il ne voit que l'abandon, et l'abandon jusqu'à la fin. Il se livre tout entier dans le sacrifice et l'obéissance.

Si vous méditez ainsi très longuement et très amoureusement l'agonie de notre Seigneur au jardin des Oliviers, vous entrerez dans la Passion par le Cœur sacré de notre Seigneur, par ses sentiments à lui. Vous y puiserez une obéissance indéfectible qui s'opposera au péché et qui vous fera aimer tout ce que la Règle et la vie religieuse pourront vous présenter. Jamais vos sacrifices n'égalent ceux de notre Seigneur. Vous pouvez en avoir de très grands. Il peut y avoir des dispositions de vos supérieures ou de la Providence, des maladies, des épreuves qui vous semblent une grande mesure de sacrifice, mais qu'est-ce que cela auprès des souffrances de notre Seigneur ?

La grande affaire est de mettre dans notre âme et dans notre volonté des dispositions qui imitent un peu celles de notre Seigneur. Vous comprenez pourquoi la méditation de la Passion est la maîtresse de toutes les méditations, parce que, si on arrivait à former en soi des dispositions semblables à celles de notre Seigneur, si on s'abandonnait à souffrir, si on persévérait à prier malgré la sécheresse, si on se donnait entièrement dans l'angoisse et la douleur, rien n'arrêterait : on serait toujours une fidèle servante et une vraie épouse.

Sainte Thérèse disait que, tandis qu'un homme dans le monde serait dans l'humiliation ou la maladie, conviendrait-il que sa femme veuille avoir pour elle de l'éclat, du brillant, du plaisir ?

---

2. Mt 26, 40.

3. Za 13, 6.

Nous ne sommes pas dans une autre condition vis-à-vis de notre Seigneur. Il nous a donné son nom, son rang, nous sommes ses épouses, il convient donc que nous acceptions de participer à ses états, à ses souffrances, à ses assujettissements qui sont si grands. Que ce soit là la disposition que nous puisions à ses pieds au moyen de l'oraison.

